

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Salut par l'écriture

Gabrielle Roy, Jacques Ferron et Julien Bigras

Ma chère petite soeur. Lettres à Bernadette 1943-1970 de Gabrielle Roy, Montréal, Éditions du Boréal, 1988, 261 p., 17,95\$.

Le Désarroi. Correspondance de Julien Bigras et Jacques Ferron, Montréal, VLB éditeur, 1988, 177 p.

Michel Gaulin

Number 53, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38980ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1989). Review of [Le Salut par l'écriture : Gabrielle Roy, Jacques Ferron et Julien Bigras / *Ma chère petite soeur. Lettres à Bernadette 1943-1970* de Gabrielle Roy, Montréal, Éditions du Boréal, 1988, 261 p., 17,95\$. / *Le Désarroi. Correspondance* de Julien Bigras et Jacques Ferron, Montréal, VLB éditeur, 1988, 177 p.] *Lettres québécoises*, (53), 52–53.

par Michel Gaulin

Le Salut par l'écriture :

**Gabrielle Roy,
Jacques Ferron et Julien Bigras**

le tout et lui donner un ordre adéquat, uniformiser l'ensemble et en rendre la consultation à la fois facile et agréable, trouver l'esprit de synthèse qu'exige tout dictionnaire, voilà les qualités essentielles d'un ouvrage de référence comme celui-ci.

Le livre se présente comme un dictionnaire et d'aucuns pourraient se demander pourquoi les auteurs ont opté pour cette catégorie. On pourra également se demander pourquoi la page couverture ne contient pas, comme la page titre intérieure, le sous-titre du volume, puisque ce sous-titre nous paraît nécessaire à la compréhension de la nature, du propos et de l'envergure du travail. Là-dessus les auteurs répondront sans doute que leur dessein et leur méthode sont très clairement exposés dans l'avant-propos et dans l'introduction, que la bonne majorité des personnes qui figurent à leur dictionnaire viennent du Québec, que certains même y retournent et que tout rayonne, dans leur ouvrage, à partir du bassin québécois. Ils ajouteront enfin que le Québec dispose actuellement d'instruments analogues, alors que la francophonie hors Québec n'en avait pas.

Le *Dictionnaire de l'Amérique française* propose en général un appareil bien conçu et bien réalisé sauf pour ce qui est de l'iconographie et du format du volume; mais il s'agit là de détails bien secondaires par rapport aux qualités de l'ensemble et il sera facile de voir à la situation lors d'une deuxième édition. Présenté en une reliure cartonnée et solide, le livre propose des rubriques dont les titres se détachent bien et le caractère d'impression se lit aisément. Le collectif réussit donc une première fort importante et il faut souhaiter qu'il aura la vigilance et le loisir (les moyens financiers) de veiller à la mise à jour de son livre et d'en proposer la traduction anglaise. Je suis sûr qu'il y a aux États-Unis pour ce genre de travail un marché intéressant. □

Ma chère petite sœur. Lettres à Bernadette 1943-1970 de Gabrielle Roy, Montréal, Éditions du Boréal, 1988, 261 p., 17,95\$.

Le Désarroi. Correspondance de Julien Bigras et Jacques Ferron, Montréal, VLB éditeur, 1988, 177 p.

Au premier coup d'œil, rien de plus différent, en apparence, que les deux correspondances recensées ici : d'une part, les lettres de Gabrielle Roy à sa sœur religieuse, exploration et approfondissement, sur une période relativement longue, des rapports d'affectivité créés par les liens du sang; de l'autre, un échange ponctuel sur la folie et la littérature entre deux médecins fortement préoccupés l'un et l'autre par des questions d'écriture. Mais, à bien y réfléchir, ces deux ouvrages explorent en réalité le même thème, qui est celui du salut par l'écriture. Les lettres de Gabrielle Roy

à sa sœur apportent un complément de lumières à ce que le volet autobiographique de l'œuvre, tout au moins, avait déjà permis de comprendre, c'est-à-dire la force libératrice de l'écriture par rapport à une enfance et à une situation de famille difficiles à plus d'un égard. Quant à Julien Bigras et Jacques Ferron, leur cheminement commun de quelques mois aura permis, au premier, de transcender, par l'accession à une écriture davantage personnelle, le désarroi occasionné par l'emprise trop envahissante sur lui d'un maître d'abord aimé, puis honni, et, au second, d'effectuer un déblocage dans le processus de rédaction d'une œuvre capitale pour lui, *Le Pas de Gamelin*, qui devait néanmoins rester inachevée.

* * *

Caractéristique en cela du reste de l'œuvre de Gabrielle Roy, le monde de *Ma chère petite sœur* en est essentiellement un de femmes. Le père, dont ne subsistent que quelques furtifs aperçus, les trois frères également, sont pour ainsi dire repoussés dans l'ombre au profit des cinq sœurs sur lesquelles continue de veiller, depuis l'au-delà, la présence tutélaire de la mère : d'un côté, Anna et Adèle, êtres ombrageux, consumés à petit feu par un besoin immense et pourtant jamais comblé d'aimer et d'être aimés; de l'autre, Gabrielle et Bernadette ayant, au contraire, trouvé l'épanouissement. Tirée entre ces deux visions divergentes du monde, et qui se la disputent, Clémence, l'être défavorisé par la vie et dont Gabrielle et Bernadette finiront par assumer conjointement la responsabilité.



De leur mère, ces femmes auront, à des degrés divers, conservé la capacité d'émerveillement devant la nature, le goût du voyage, celui aussi de l'aventure. Mais le livre comporte également ses côtés d'ombre. On y voit Gabrielle vieillir, éprouver des ennuis de santé sans cesse grandissants, prendre conscience du dépérissement progressif de sa réputation d'écrivain; on la découvre, plus qu'on n'avait pu le deviner jusqu'alors, exagérément préoccupée de questions d'argent. Elle éprouve de l'inquiétude, en outre, devant les transformations de plus en plus rapides qui bousculent la société québécoise de la fin des années soixante et, au plan privé, elle est désemparée par la vindicte appréhendée de sa sœur Adèle, dont le manuscrit, «Le Miroir du passé», devait éventuellement être publié en 1979.

Par-dessus tout, cependant, ce livre nous touche par la redécouverte que fait Gabrielle Roy, dans le second versant de sa vie, de cette sœur pour ainsi dire inconnue, qui était de douze ans son aînée et qui lui avait été trop tôt enlevée par la vie religieuse, en fait la seule vraie sœur qu'elle ait eue, «véritablement liée à moi par des goûts communs, par un idéal commun, par des penchants identiques» (10 avril 1970, p. 185). Dans les dernières semaines de la vie de Bernadette, une ancienne photo montrant Gabrielle à deux ans, dans les bras de son aînée (et que les éditeurs ont eu l'heureuse idée de reproduire en page quatre de couverture) deviendra le symbole de leur relation en quelque sorte symbiotique et du lien privilégié qui allait se perpétuer entre elles par-delà la mort. «Nous serons toujours unies comme dans le portrait» aurait dit Bernadette à sa cadette lors d'une des dernières communications téléphoniques qui aient été possibles entre elles (p. 198).

Dans son ultime lettre à Bernadette, et dont cette dernière ne put jamais, par la force des choses, prendre connaissance, Gabrielle écrivait : «Tu es et seras toujours le centre de rayonnement de notre famille, le noyau pur, vibrant et si chaleureux» (24 mai 1970, p. 240). Conclusion à laquelle le lecteur en était déjà venu indépendamment et qui constitue sans doute le meilleur hommage qui puisse être rendu à Bernadette, elle qui, éminemment présente à travers tout le livre, n'y prend jamais pourtant la parole en son propre nom, dernier symbole, mais non le moindre, de la vie de renoncement au service des autres qui avait été la sienne.

* * *



C'est sans doute un heureux hasard qui a voulu qu'il y ait, derrière la correspondance de Julien Bigras et Jacques Ferron, un personnage éminemment présent mais n'y prenant jamais pour autant la parole, cette Madame Duhau qui avait mis les deux hommes en rapport et qui devait ainsi leur permettre de confronter leurs vues sur la folie.

Du fait de son travail quasi accidentel au Mont-Providence et à Saint-Jean-de-Dieu, Ferron avait du phénomène une connaissance en quelque sorte pragmatique, que lui envoyait quelque peu Bigras, le psychanalyste formé, lui, selon les principes scientifiques. Cette formation, Bigras sentait le besoin de s'en éloigner, de la transcender pour trouver sa voie propre, qui l'entraînait, sous l'impulsion de Mme Duhau d'ailleurs, du côté de l'écriture. La soumission à cette nouvelle discipline a été pour Bigras un processus extrêmement difficile, à propos duquel il avait lieu, encore une fois, d'envier Ferron, l'écrivain déjà aguerri, pour qui le travail sur la langue lui semblait s'apparenter à un jeu d'enfant.

Dans les vingt-sept lettres que s'échangeront les deux hommes entre le mois de février 1981 et le mois de mars 1983, Ferron détrompera son interlocuteur, le prévenant que c'est au contraire un travail mortel. Mais Ferron n'aurait pas été Ferron s'il n'avait en même temps émaillé son propos de contes divers élaborés à partir de notre folklore politique ou des intuitions que son imagination toujours en éveil ne cessait de lui proposer. Ce sera le mérite de Bigras, dans cette correspondance quelque peu étrange, que d'avoir su saisir la balle au bond pour en faire son profit, au risque d'ailleurs de se faire accuser de rapacité par son correspondant. Il n'en reste pas

moins que c'est dans le sillage des propos de Ferron que Bigras entreprendra une longue recherche sur ses origines, recherche qui se soldera par la découverte, capitale pour lui, qu'il possède, à l'instar de son arrière grand-père, «faux sourd [...] curieux muet» (p. 48), un talent de conteur qu'il lui appartient d'exploiter dans le contexte d'un enjeu de vie ou de mort. C'est le sentiment qu'il avait d'être redevable de cette découverte à Ferron qui l'amènera à dédier à ce dernier son ouvrage, *Ma vie et la folie*.

Même si Bigras donne l'impression d'être celui qui aura bénéficié au premier chef de cet échange, l'utilité ne lui en sera pas pourtant exclusive. Bigras donnera à Ferron le coup de pouce qu'il lui fallait pour se remettre au *Pas de Gamelin*, sa propre exploration de la folie, qu'il avait abandonnée vers le milieu des années soixante-dix, sous la fausse impression qu'il n'avait pas grand chose à en dire. C'est d'ailleurs l'un des aspects attachants de ce livre que la modestie de Ferron, son humilité aussi bien devant sa profession de médecin que devant son métier d'écrivain. Ferron se sent avant tout et se désigne lui-même à plusieurs reprises comme un usurpateur, aussi bien en médecine qu'en écriture, et s'étonne qu'un savant, un homme de l'art comme l'est Bigras, veuille «mettre en jeu [son] autorité pour plonger dans la littérature» qui est le fait «de ceux qui n'ont ni autorité, ni métier, ni compétence. Va pour moi, j'y cherche mon salut! Mais vous qui avez un beau bateau, quelle idée de lui préférer cette galère» (p. 95).

Le Désarroi n'est guère un livre facile à expliquer et j'ai l'impression de n'avoir réussi qu'à en gratter la surface. Il me faudrait sans doute, pour en tirer la quintessence, connaître l'œuvre de Ferron et plus encore celle de Bigras beaucoup mieux que ce n'est le cas (puisque ce livre tient davantage du document que de l'œuvre autonome en soi), mais surtout être bien plus grand clerc que je ne le suis en matière de psychanalyse.

Je ne crois cependant pas me tromper en affirmant que le retour aux origines en est l'un des thèmes essentiels, comme il l'est sûrement aussi des lettres de Gabrielle Roy à sa sœur. Comme quoi il n'y a pas à se défilier de la nécessité du retour aux origines : c'est toujours là que l'être humain en quête de son identité et de ses moyens d'expression trouve sa voie/sa voix. □